

LA NATURE ET LA RÉVÉLATION.

Les cieux racontent la gloire du Dieu fort , et le firmament publie l'ouvrage de ses mains. Un jour parle à un autre jour , et une nuit enseigne une autre nuit. Il n'y a point en eux de langage, il n'y a point de paroles, et toutefois leur voix est entendue. Cette voix se répand par toute la terre , et ce discours jusqu'aux extrémités du monde ! C'est là qu'est posé le pavillon du soleil : il s'avance comme un époux qui sort de sa chambre nuptiale ; il s'élançe plein d'ardeur comme un homme vaillant pour faire sa course ; il part d'une extrémité des cieux , et le cercle qu'il décrit s'achève à l'autre extrémité ; il n'y a rien qui se puisse cacher à sa chaleur.

La loi de l'Eternel est parfaite , elle restaure l'âme ; le témoignage de l'Eternel est ferme , et donne la sagesse aux simples. Les commandements de l'Eternel sont droits , ils réjouissent le cœur ; le commandement de l'Eternel est lumineux , et il fait que les yeux voient. La crainte de l'Eternel est pure , et demeure éternellement ; les jugements de l'Eternel sont la vérité même , et ils sont tous également justes. Ils sont plus désirables que l'or , même que beaucoup d'or fin ; et plus doux que le miel , même que ce qui distille des rayons de miel ! Aussi ton serviteur en est-il éclairé ; il y a un grand salaire dans leur observation. Qui

pourrait connaître ses fautes commises par erreur ? Purifie-moi de mes fautes cachées ! Préserve aussi ton serviteur des fautes commises par orgueil ; qu'elles ne dominent point sur moi : alors je serai pur, et je serai délivré d'un grand nombre de péchés.

Que les paroles de ma bouche et la méditation de mon cœur te soient agréables , ô Eternel , mon rocher et mon rédempteur !

(PSAUME XIX.)

Vous aurez été frappés comme moi , mes frères, de la différence, disons plus , du contraste que présentent les deux moitiés de ce cantique sacré. Le poète inspiré commence par célébrer dans un style éclatant et riche, plein de mouvement et d'images, la création extérieure, la nature visible : on croit lire les premières strophes d'un hymne magnifique à la gloire du Dieu créateur. Puis tout-à-coup, sans transition apparente, il aborde un ordre de pensées tout différent : il célèbre un monde invisible, une création morale ; et changeant de style comme de sujet, il fait succéder une poésie tranquille, des images paisibles et douces, au langage animé et sublime qu'il avait employé d'abord. Cette différence entre les deux moitiés du psaume est si marquée, qu'elle a conduit quelques interprètes à supposer que nous avons ici deux hymnes différents, qui auraient été rapprochés et réunis par un lien artificiel. Mais cette supposition, que rien d'ailleurs n'autorise historiquement, n'est pas nécessaire pour expliquer ce passage subit d'un

sujet à un autre. Il existe une réelle et admirable unité entre les deux parties de ce cantique sacré ; une pensée profonde les rattache l'une à l'autre. Le roi-prophète a pour but de célébrer la double lumière que Dieu a donnée à l'homme pour le diriger dans la voie de la vérité et du salut ; et s'il n'a pas séparé ces deux lumières, c'est qu'elles sont réellement inséparables. La nature et la révélation, ces deux guides que Dieu nous a donnés pour nous amener à le connaître et à l'aimer, se complètent mutuellement, ils ont chacun leurs avantages particuliers, et il manquera toujours quelque chose d'essentiel à la religion de l'homme qui voudra s'attacher à l'un de ces enseignements à l'exclusion de l'autre. On ne peut d'ailleurs les bien comprendre qu'en les expliquant l'un par l'autre : car la révélation a ses racines dans la nature, et la nature à son tour est comme un miroir de la révélation. A l'exemple du poète sacré, considérons tour-à-tour ces deux magnifiques flambeaux que Dieu nous a donnés pour éclairer nos pas à travers les ténèbres de cette vie.

Celui qui s'offre à nous le premier, celui qui frappe nos yeux dès qu'ils s'ouvrent à la lumière, c'est la nature. Les œuvres de la nature nous prêchent l'existence et les perfections de Dieu. « Les perfections invisibles de Dieu, » nous dit saint Paul, « sa puissance éternelle et sa divinité, se voient comme à

l'œil depuis la création du monde, étant considérées dans ses ouvrages. » Comment, en effet, serait-il possible d'arrêter un moment nos yeux sur les œuvres de la création qui nous entourent, sans trouver partout la trace d'un être sage, puissant et bon ? Comment expliquer autrement cette harmonie, cette unité qui éclate partout dans la nature, ce concours invariable de toutes les forces de la création vers un même but, qui est la conservation et le bonheur des créatures ? Dira-t-on que le hasard est ici le seul créateur ? Serait-ce par l'effet du hasard, pour ne citer qu'un ou deux exemples entre des milliers et des millions d'exemples, que le soleil se trouve placé dans le ciel précisément à la distance voulue pour que la terre ne soit ni trop ni trop peu éclairée, ni trop ni trop peu réchauffée par ses rayons ? serait-ce par l'effet du hasard que le printemps et l'automne, l'été et l'hiver, le jour et la nuit se succèdent dans un ordre invariable et régulier ? serait-ce par l'effet du hasard que l'œil se trouve combiné pour voir, l'oreille pour entendre, la main pour saisir, le pied pour marcher, chaque partie du corps humain pour accomplir une fonction déterminée, et que ces combinaisons se retrouvent toujours les mêmes chez tous les hommes à travers tout le cours des siècles ? Autant vaudrait supposer, comme on l'a dit, que des lettres de l'alphabet, jetées pêle-mêle et au hasard, se sont arrangées d'elles-mêmes pour composer l'Iliade d'Ho-

mère ou le Paradis de Milton ! Je ne crains pas d'affirmer qu'il est absolument impossible pour un homme de bon sens, pour un homme qui sait remonter d'un effet à une cause, qui sait lier deux idées pour en tirer une conséquence, qu'il lui est impossible, dis-je, de considérer la nature et de méconnaître le Dieu qui l'a faite ; et si je ne m'étends pas plus longuement sur ce point de vue, c'est que je ne veux pas vous fatiguer en vous démontrant l'évidence.

Et pourtant ce n'est pas dans la voie du raisonnement, dans la voie qui remonte de l'effet à la cause et de la conséquence au principe, ce n'est pas là que se trouve la plus grande puissance de la nature pour nous prêcher un Dieu créateur et un monde invisible. C'est surtout par voie d'intuition, par une sorte d'instinct inexplicable et mystérieux, par je ne sais quel lien secret et intime entre la création extérieure et nos dispositions morales, que la nature nous porte vers Dieu, qu'elle nous annonce un autre monde et une autre vie. Nous sentons tous que les œuvres visibles qui nous entourent ne sont pas le dernier mot de l'existence, qu'elles ne sont qu'un voile qui recouvre un monde invisible et qui devra tôt ou tard se déchirer ; de toutes parts dans la création sortent des voix puissantes qui pénètrent au fond de notre âme, qui réveillent en nous mille échos secrets, indistincts, mais fidèles et indestructibles, et qui nous crient que nous ne sommes pas faits pour la terre. Quand mon

regard se perd sur une mer sans limite ou dans l'immensité des cieux ; quand je contemple le soleil qui se lève à l'horizon dans les splendeurs du matin , ou la lune qui perce les ombres du soir avec son cortège d'étoiles ; quand j'arrête ma vue sur les arbres des forêts ou sur les fleurs des champs ; quand j'entends seulement un oiseau qui chante ou un ruisseau qui murmure , — je me sens transporté , par je ne sais quel mystère de l'âme , dans un monde idéal et invisible , je sens qu'il existe un être supérieur et une autre vie ; je n'ai pas besoin pour cela de raisonner , ni même de réfléchir : il suffit de me laisser aller à l'instinct de ma pensée , au besoin de mon cœur , à la pente de ma rêverie : je découvre entre mon âme et toute cette nature visible des rapports intimes et mystérieux , et je devine une puissance suprême dont l'une et l'autre sont l'ouvrage. Qui est-ce qui a établi cette sympathie merveilleuse entre les œuvres de la création et mes dispositions morales ? Pourquoi la nature entière est-elle comme une immense parabole , qui me traduit à chaque instant sous une forme sensible quelque'un des sentiments de mon cœur ? pourquoi , lorsque mon cœur est heureux , aimé-je à contempler le soleil à son lever , réjouissant la campagne de ses brillants et chauds rayons ; et pourquoi , lorsque mon cœur est triste , aimé-je à suivre , dans le silence de la nuit , la lune qui laisse tomber sur tous les objets sa douce et mélancolique lumière ? pourquoi le prin-

temps respire-t-il la joie, et l'automne la tristesse? pourquoi y a-t-il une tristesse ineffable dans ces feuilles sans sève qui tombent au vent d'automne, comme tombent, hélas! au souffle de la mort les fils et les filles des hommes? pourquoi y a-t-il des arbres dont la verdure fraîche et riante, découpée sur le ciel bleu comme une broderie sur une riche tenture, semble inviter à la joie; tandis qu'il en est d'autres dont la parure sombre et sévère semble faite exprès pour tapisser des ruines ou décorer des tombeaux; et d'autres dont la feuille, tristement penchée vers la terre, semble pleurer? pourquoi y a-t-il des oiseaux dont le chant est une musique de fête; et d'autres qui jettent aux échos de la forêt des plaintes mélancoliques; et d'autres dont le cri sinistre semble un glas de mort? pourquoi, en un mot, cette harmonie intime et perpétuelle entre la nature et l'homme, entre ce qui pense au-dedans de nous et ce qui se voit au-dehors? pourquoi, si ce n'est qu'il y a là deux mondes qui sont l'œuvre d'un même Dieu et qui nous le révèlent à la fois? Ah! qu'il est profondément vrai que la nature entière nous parle de Dieu; que les choses visibles sont le miroir des choses invisibles, et que celui-là est insensé qui a dit en son cœur: « Il n'y a point de Dieu! »

Si claire et si puissante est cette prédication de la nature qu'un grand nombre d'hommes s'en conten-

tent, et n'éprouvent pas le besoin d'une autre religion. A l'aspect des grandes scènes de la création ils se sentent le cœur ému, peut-être les yeux mouillés de larmes; ils pensent vaguement à une puissance supérieure, et ils se croient religieux. C'est là toute la religion de nos grands poètes contemporains. Cette émotion que produit la vue des beautés de la création ne reste pas chez eux à l'état de sentiment; elle se traduit dans leur âme poétique en chants mélodieux, qui semblent des effusions de piété. Il faut convenir qu'il y a dans ce genre des choses admirables dans les œuvres des poètes, et qu'il en est parmi eux qui ont saisi la nature d'une manière véritablement intime et profonde. La poésie ne s'arrête pas, comme les intelligences vulgaires, à la forme extérieure de l'œuvre de Dieu; elle soulève çà et là ce voile matériel, et nous ouvre des perspectives magnifiques sur le monde invisible qu'il recouvre. Il y a certainement dans cette manière d'envisager la nature des pensées salutaires, de nobles sentiments à recueillir; et je ne crains pas de l'avouer, il m'arrive souvent pour élever mon âme, pour la transporter d'un religieux enthousiasme, il m'arrive de relire, à côté des pages inspirées de la révélation, les chants de ces poètes qui ont trouvé leur inspiration dans la nature.

Toutefois ces hommes, qui n'ont de religion que celle de la nature, nous prouvent par leur exemple

que cette religion-là toute seule ne suffit pas, que ce n'est pas même une religion dans le vrai sens du mot, mais seulement de la sentimentalité, de l'imagination, de la rêverie. Il n'y a point de vraie religion hors de la bible, hors de l'évangile, suivant cette parole profonde de l'Écriture: « qui n'a point le fils n'a point le père. » Celui qui ne croit pas en Jésus-Christ, Dieu manifesté en chair et révélé par les Écritures, celui-là ne croit pas véritablement en Dieu, c'est-à-dire qu'il ne réalise pas sa croyance. Dieu n'est point pour lui un Dieu personnel, réel, présent et qui influe sur sa vie; son Dieu reste suspendu dans le vague des airs, il se confond avec les splendeurs du couchant et de l'aurore, avec le murmure des forêts et des ruisseaux, avec la majesté de la mer et la clarté paisible des étoiles. Cette religion de la nature n'a rien de solide, de pratique, de saisissant, de salutaire: elle ne peut pas fournir un point d'appui assuré contre les agitations de la vie; toute de théorie et de vague sentimentalité, elle ne produit aucun des effets pratiques de la véritable religion: elle ne peut ni délivrer des souillures du péché, ni consoler dans les épreuves de la vie, ni soutenir contre la crainte de la mort.

Serait-il nécessaire de vous prouver par des exemples que la religion de la nature ne sanctifie pas? N'avez-vous pas tous connu de ces hommes tout à la fois idolâtres de la nature et esclaves de leurs passions? Ces poètes qui célèbrent avec tant d'entraîne-

ment les œuvres de Dieu, ne les voyez-vous pas ivres d'orgueil, passionnés de jouissances matérielles, marchandant pour un gain sordide les fruits de leur génie, et trop souvent livrés aux plus honteux désordres? Quel homme a jamais mieux senti la nature que Rousseau? Ses ouvrages sont remplis de descriptions admirables des beautés de la création; la vue d'une fleur suffisait pour remplir ses yeux de larmes religieuses, et la contemplation solitaire de la campagne lui inspirait de tels transports d'admiration, qu'il ne pouvait alors — c'est lui-même qui nous le raconte — que répéter dans son extase le nom de Dieu sans rien ajouter de plus. Eh bien! cet homme si religieux par le sentiment et par l'imagination, qu'était-il dans sa vie pratique? vous savez ce que fut la vie de Rousseau; et si vous ne le saviez pas, je ne pourrais pas vous le dire du haut de cette chaire. C'est qu'il manquait à sa religion une chose, une seule chose sans laquelle tout le reste n'est rien : la lumière de la révélation. Il me serait facile, trop facile, hélas! de m'appuyer sur des exemples plus rapprochés de nous; et déchirant le voile glorieux dont se drapent nos grands poètes contemporains, de vous montrer derrière tout cet éclat du génie la tyrannie des passions les plus dégradantes. Mais je m'arrête, saisi de tristesse, à la vue de cette gloire souillée, et je ne dévoilerai pas davantage ces plaies de mon siècle et de ma patrie.

Cette religion de la nature ne peut pas non plus consoler. Couché sur un lit de souffrance ou pleurant sur la tombe d'un être bien-aimé, de quoi vous serviront les splendeurs de la terre ou du ciel, le murmure des ruisseaux ou des forêts, et toute cette poésie de la nature? Il vous faut un Dieu rapproché de vous, un Dieu vivant et réel, à qui vous puissiez parler comme un ami à son ami, dans le cœur duquel vous puissiez épancher vos douleurs, un Dieu qui vous aime, un Dieu sauveur enfin. Rousseau, ce fervent adorateur de la nature que j'ai déjà cité, fut le plus malheureux de tous les hommes; sa vie fut une souffrance morale perpétuelle, et l'on est encore dans le doute si, pour se délivrer du fardeau de cette vie, il n'a pas cherché une ressource désespérée dans le suicide.

C'est surtout en présence de la mort que cette religion-là se montre impuissante. Placez sur le lit de mort un de ces hommes, qu'on dirait animés d'un souffle divin, qui chantent si admirablement les œuvres de Dieu : là vous verrez s'évanouir toute cette prétendue religion qui n'avait d'autre fondement que la rêverie; là toute cette poésie qui vous faisait éprouver des émotions que vous preniez volontiers pour des élans de piété, se trouvera stérile et impuissante; elle ne pourra rien pour soutenir le pécheur en présence du jugement suspendu sur sa tête; un homme de génie sans foi positive se trouvera inférieur à un pau-

vre manœuvre qui croit à l'évangile; et tous les chants les plus harmonieux, les plus émouvants, les plus sublimes ne vaudront pas, pour consoler une âme, cette petite parole : « Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé! »

Il faut donc autre chose que la religion de la nature pour satisfaire aux besoins du cœur de l'homme et aux exigences de sa vie : et voilà pourquoi Dieu nous a donné la révélation, cette création morale qui explique et complète la création visible. Là seulement se trouve la réponse à toutes les questions qui s'échappent de nos cœurs angoissés; là seulement la puissance de rétablir en nous l'image de Dieu effacée par le péché. Toutefois, prenons-y garde : pour éviter un abus n'allons pas tomber dans un abus contraire; et parce que la nature toute seule n'est pas suffisante, gardons-nous de l'exclure entièrement de notre développement religieux. Si Dieu a voulu nous donner deux moyens d'alimenter en nous la pensée religieuse, c'est que l'un et l'autre sont nécessaires pour compléter notre être moral. En laissant de côté la contemplation de la nature, nous laisserions sans les satisfaire toute une moitié des besoins que Dieu a mis dans notre âme; nous nous priverions d'une foule de bénédictions précieuses, nous fermerions bien des sources vives où doit s'abreuver notre foi. Trop souvent les chrétiens, une fois qu'ils ont connu le prix de la ré-



vélation, dédaignent l'autre flambeau que Dieu nous a donné ; préoccupés des beautés spirituelles et plus élevées du monde de la grâce, ils oublient les beautés visibles du monde de la nature : morcellement funeste, mutilation déplorable du sentiment religieux ! Le résultat d'une telle manière d'agir est une foi qui peut bien être pure et fervente, mais qui a quelque chose d'aride, de roide, de borné, d'incomplet, et qui manquera toujours de charme, d'élévation et de poésie. Cette tendance à s'en tenir exclusivement à la révélation me paraît avoir dominé dans le réveil religieux de notre époque, du moins en Angleterre et en France ; et c'est là peut-être une des causes qui ont le plus contribué à imprimer à notre réveil ce caractère de sécheresse dogmatique qu'on lui a reproché. Il y a des âmes chez qui dominant le sentiment et l'imagination, qui ont un besoin inné de poésie, et ces âmes-là ne se sentent pas attirées par la forme de notre réveil. Cela ne viendrait-il pas de ce qu'il a manqué quelque chose à ce mouvement religieux, si admirable à d'autres égards ; et ce qui lui a manqué, ne serait-ce pas, entre autres choses, la recherche de la pensée divine dans les œuvres de la nature ? Le Dieu que nous adorons est partout, dans la nature comme dans la grâce ; et partout il veut que nous le cherchions pour apprendre à le servir et à l'aimer. Pour qui sait lire dans les œuvres de la création, pour qui sait entendre leur langage, la nature devient comme

une seconde révélation qui nous raconte à sa manière, sous un point de vue nouveau, les perfections du Dieu de l'évangile et « ses merveilles envers les fils des hommes. » Ce que la bible enseigne directement à notre esprit, la création le montre à nos regards sous mille emblèmes touchants ou magnifiques. S'il existe même pour l'homme naturel une correspondance intime entre le monde visible et le monde invisible, cela est vrai surtout à l'égard de l'enfant de Dieu. Voyez avec quelle merveilleuse facilité la nature se prête à des rapprochements, à des comparaisons qui servent à expliquer les choses de l'âme, et comme la bible elle-même emprunte constamment ses enseignements à la nature. Quand une fois nos yeux se sont ouverts à cette lumière divine qui resplendit dans les pages du livre inspiré, nous trouvons avec ravissement comme un reflet de cette lumière dans toutes les scènes de la création. Cet arbre « qui étend ses racines le long d'une eau courante, qui ne s'aperçoit point quand vient la chaleur, dont la feuille reste verte et le fruit abondant même dans l'année de la sécheresse, » c'est « l'homme qui se confie en l'Eternel, » et qui reçoit de lui la bénédiction; cette « bruyère stérile plantée au désert, dans une terre salée et inhabitable, » c'est « l'homme qui se confie en l'homme, et dont le cœur se retire de l'Eternel. » Ce berger qui garde ses brebis et qui les conduit dans les meilleurs pâturages, nous prêche la protection de

Dieu pour ses enfants et les soins dont il les entoure; cette source d'eau vive qui féconde tout ce qu'elle arrose, nous raconte les effets vivifiants de la grâce. Et ce soleil qui s'élève graduellement dans le ciel jusqu'à ce que le jour soit parvenu à sa perfection, emblème de la voie du juste; et ce cerf altéré qui brame après des eaux courantes, image d'une âme qui cherche son Dieu; et cet oiseau vigilant qui rassemble sa couvée sous ses ailes, admirable similitude de l'amour d'un Dieu sauveur; et ce champ de blé mûr, symbole de la moisson des âmes; et ce figuier qui n'a que des feuilles, triste modèle d'une piété sans fruits; et ces fleurs si richement parées, et ces passereaux qui reçoivent chaque jour leur subsistance, pour nous prêcher la confiance en Dieu; et cet aigle qui étend ses ailes pour soutenir sa nichée, comme Dieu soutient et porte ses enfants; et cette multitude de paraboles tendres ou sublimes que je ne puis pas même énumérer, qui font de la création visible un livre immense, dont chaque page nous raconte, avec un vivant commentaire, quelque une des vérités révélées, quelque une des grâces de la rédemption! Heureux qui, enseigné à l'école de Jésus-Christ, est instruit à épeler cet alphabet divin dont se compose la bible de la nature! heureux qui a appris à voir partout dans le Dieu créateur un Dieu sauveur, et qui, à la vue des merveilles sans nombre que la création déploie sous nos yeux, peut se dire : celui qui a fait tout cela est mon Dieu, le

Dieu qui m'a aimé, le Dieu qui m'a cherché, le Dieu qui m'a sauvé !

C'est ainsi qu'il faut, pour que notre développement religieux soit complet, ne point séparer ce que Dieu a joint, et passer tour-à-tour de la nature à la grâce, et de la grâce à la nature. C'est là ce que fait dans ses psaumes le roi-prophète ; il célèbre alternativement le Dieu de la création et le Dieu de la bible ; ou plutôt il n'y a pour lui qu'un seul et même Dieu, qui se répand également partout, dans la nature et dans la grâce, avec toutes ses perfections ; qui est partout sagesse, puissance, amour et sainteté.

On trouve dans les cantiques du fils d'Isaï de nombreuses réminiscences du temps où jeune encore, berger avant d'être roi, tenant la houlette de cette même main qui plus tard devait porter le sceptre, il paissait les troupeaux de son père. Sous le beau ciel de la Judée, dans le silence de ces nuits claires et sereines qu'il passait à veiller ses brebis, son âme dut se sentir attirée vers le Dieu qui a fait les étoiles ; il put à loisir étudier et admirer la marche des astres ; et son inspiration s'alimenta souvent à cette riche source de poésie et de foi. Ce fut sans doute pendant une de ces nuits splendides de l'orient que fut composé le psaume huitième, qui ne parle que des astres de la nuit : « Eternel notre Seigneur ! que ton nom est magnifique par toute la terre ! tu as établi ta majesté au-des-

sus des cieux. Quand je regarde tes cieux, l'ouvrage de tes doigts, la lune et les étoiles que tu as arrangées, je dis : qu'est-ce de l'homme que tu te souviennes de lui, et du fils de l'homme que tu le visites ! »

Le psaume dix-neuvième, au contraire, qui décrit dans un langage si éclatant la marche du soleil, fut évidemment inspiré par la splendeur d'un beau jour. « Les cieux racontent la gloire du Dieu fort, et le firmament publie l'ouvrage de ses mains. Un jour parle à un autre jour, et une nuit enseigne une autre nuit. Il n'y a point en eux de langage, il n'y a point de paroles, et toutefois leur voix est entendue. Cette voix se répand par toute la terre, et ce discours jusqu'aux extrémités du monde ! C'est là qu'est posé le pavillon du soleil : il s'avance comme un époux qui sort de sa chambre nuptiale, il s'élançe plein d'ardeur comme un homme vaillant pour faire sa course ; il part d'une extrémité des cieux, et le cercle qu'il décrit s'achève à l'autre extrémité ; il n'y a rien qui se puisse cacher à sa chaleur. »

Je ne m'arrêterai pas, mes frères, à vous faire sentir l'admirable beauté de ce langage : ce serait un soin superflu. On n'a jamais rien écrit de plus sublime pour exprimer cette prédication sans paroles que les cieux adressent incessamment à la terre, et dont le texte est la gloire du créateur ; ou, suivant une autre image qui succède aussitôt à la première et semble se

confondre avec elle dans la pensée de l'écrivain sacré, ce concert silencieux du firmament, dans lequel le jour et la nuit font chacun leur partie, se répondant alternativement comme des chœurs mélodieux ! Un de nos poètes lyriques a essayé de traduire en vers ce cantique : mais sa versification pompeuse est restée bien moins poétique que la mauvaise prose de nos traductions. Et que serait-ce donc, si au lieu d'en être réduits à une traduction imparfaite et prosaïque, nous pouvions lire ces pensées sublimes dans le langage harmonieux et cadencé de l'original ! Quand la bible daigne chercher la beauté poétique et littéraire, elle dépasse autant sous ce rapport tous les livres d'homme, qu'elle les dépassait déjà pour la beauté morale, pour l'excellence des enseignements.

Le poète sacré résume et concentre en quelque sorte toutes les magnificences du firmament dans le soleil, comme étant de tous les astres le plus éclatant et le plus bienfaisant pour l'humanité.

Les effets bienfaisants que le créateur a voulu attacher au soleil peuvent se résumer dans trois mots : il éclaire, il réchauffe, il féconde.

Quel admirable présent du créateur que la lumière : cette lumière qui commença le débrouillement du chaos, et qu'une seule parole de la toute-puissance fit jaillir des ténèbres du néant ! cette lumière qui est douée d'une vitesse tellement prodigieuse qu'elle met huit minutes pour arriver du soleil à nous, parcourant

dans chaque seconde un espace de soixante-dix mille lieues! Sans la lumière l'univers n'est qu'une immense désolation. Essayez de vous représenter ce que serait une nuit éternelle, une nuit dont la morne obscurité ne serait jamais interrompue même par la faible clarté de la lune, et dites-vous que tel serait l'état de l'univers si Dieu ne nous avait pas donné le soleil. Mais avec ce don de sa puissance et de sa bonté, la nuit ne dure qu'un moment : à la voix du créateur le soleil sort chaque matin du sein des ténèbres, il s'élançe comme un vaillant athlète qui entre dans la carrière, et à son approche tout se colore, tout se transforme : les teintes uniformes de la nuit font place à la verdure des arbres, à l'azur du ciel, aux nuances variées des fleurs; les gouttes de rosée se changent en perles étincelantes, la surface des lacs en miroirs splendides; l'arc-en-ciel dessine sur un rideau sombre ses inimitables couleurs; et les nuages de l'aurore et du couchant, transfigurés par les rayons lumineux, se teignent tour-à-tour de rose, de pourpre et d'or.

En même temps qu'il éclaire le monde le soleil le réchauffe, et en réchauffant il féconde. C'est la chaleur qui répand dans toute la nature le mouvement et la vie : sans elle tout s'arrête, tout se pétrifie, tout meurt. Avec quelle facilité merveilleuse le soleil opère partout ces effets vivifiants! Tandis que l'homme, à force d'invention et de travail, se procure péniblement une chaleur factice qui ne peut servir qu'à lui seul,

et qui ne suffit pas même à ses besoins, le créateur, d'une parole de sa bouche, allume dans le ciel pour la terre entière un foyer immense. Sous l'influence de cette chaleur céleste, tout se meut, tout s'anime : la sève circule dans les canaux des arbres et le sang dans les veines des animaux, l'eau monte dans les airs sous la forme de vapeur pour retomber sur la terre en pluie fertilisante, les germes des animaux et des plantes éclosent et se développent, la tige pousse, la fleur s'ouvre, le fruit mûrit, et toute la nature se renouvelle. Jugez par un seul fait de la puissance fécondante du soleil. On a découvert près de Bergerac, dans la Dordogne, des cercueils enfouis sous terre à une grande profondeur, qui dataient du temps des Druides, c'est-à-dire de deux mille ans. Dans ces cercueils se trouvaient déposées des semences de diverses espèces de plantes, qui, placées à une trop grande distance de la chaleur solaire, n'avaient point pu germer. On les a recueillies, on les a semées dans des conditions favorables, et de ces germes, qui dormaient depuis deux mille ans dans la poussière des tombeaux, on a vu sortir, par une véritable résurrection, des plantes de trèfle et de bluet comme celles qui parent nos campagnes.

C'est ainsi que le soleil, cette œuvre merveilleuse du créateur, fait partout succéder la lumière aux ténèbres, la chaleur au froid, la vie à la mort ; et c'est ainsi que la création visible nous prêche d'une

voix silencieuse mais éloquente, la puissance, la sagesse et la bonté de Dieu.

Mais le poète sacré ne s'arrête pas à la création visible. De cette région sublime à laquelle il s'est élevé sur les ailes de l'enthousiasme, il découvre une région plus élevée encore, une nature encore plus belle, une création morale, un soleil de l'âme; et il célèbre, sur un rythme non moins mélodieux mais plus tranquille, les bienheureux effets de la révélation. « La loi de l'Eternel est parfaite, elle restaure l'âme; le témoignage de l'Eternel est ferme, et il donne la sagesse aux simples. Les commandements de l'Eternel sont droits, ils réjouissent le cœur; le commandement de l'Eternel est lumineux, et il fait que les yeux voient. La crainte de l'Eternel est pure, et demeure éternellement; les jugements de l'Eternel sont la vérité même, et ils sont tous également justes. Ils sont plus désirables que l'or, même que beaucoup d'or fin; et plus doux que le miel, même que ce qui distille des rayons de miel! Aussi ton serviteur en est-il éclairé; il y a un grand salaire dans leur observation. Qui pourrait connaître ses fautes commises par erreur? Purifie-moi de mes fautes cachées! Eloigne aussi ton serviteur des fautes commises par orgueil; qu'elles ne dominant point sur moi: alors je serai pur, et je serai délivré d'un grand nombre de péchés! »

La parole de Dieu, ce soleil de l'âme, produit dans le monde moral trois effets différents, qui répondent à ceux du soleil dans le monde physique : elle instruit, elle rend heureux, elle sanctifie.

Avant tout elle instruit, elle éclaire l'intelligence. « Le témoignage de l'Éternel donne la sagesse aux simples, » dit le psalmiste ; « son commandement est lumineux, il fait que les yeux voient, et ton serviteur est rendu éclairé par tes jugements. » Dans la parole inspirée, et là seulement, se trouve la réponse à toutes les grandes questions qui de siècle en siècle tourmentent la pensée humaine ; là sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la vérité. En vain l'homme, altéré de cette vérité, s'adresse pour la trouver à la nature ; en vain il interroge la création visible sur son origine, sur sa destination, sur l'existence du mal dans l'œuvre de Dieu : la nature, impassible, sans s'inquiéter du besoin de nos âmes, poursuit le cercle éternel de ses phénomènes tour-à-tour riants ou tristes, et l'homme retombe découragé sur sa propre pensée, jusqu'à ce qu'il ait connu la révélation. Dès qu'il l'a connue ses yeux s'ouvrent à une lumière divine, il a trouvé le mot de la grande énigme, la solution du grand problème de l'humanité. Cette sagesse qui est « cachée aux yeux de tout homme vivant, » qui « ne se donne point pour de l'or, et ne s'achète pas au poids de l'argent ; » cette sagesse dont « la mer et l'abîme disent : elle n'est

point en nous, » et dont « le gouffre et la mort disent : nous avons entendu parler d'elle ; » cette sagesse que le génie des Platon et des Pythagore chercha vainement en tâtonnant à travers les ténèbres de l'inconnu, — elle s'est montrée sans voile aux Moïse, aux David, aux Esaïe et aux saint Jean, elle s'est rencontrée sous la plume des pâtres de Judée et des pêcheurs de Génézareth. Quiconque a puisé à cette source-là possède la vérité éternelle, il connaît celui qui est « le chemin, la vérité et la vie. » Cette sagesse révélée, simple autant qu'elle est sublime, populaire autant que profonde, en même temps qu'elle répond à tous les besoins du penseur et du philosophe, est à la portée des intelligences les plus enfantines. Rien n'est plus propre à développer l'intelligence que la lecture des livres saints; on a vu des hommes dont l'esprit semblait fermé à tout jamais au monde des idées, acquérir comme une faculté nouvelle de comprendre et de sentir après avoir connu la bible; les enfants entre les mains desquels on place de bonne heure ce livre divin se développent plus rapidement que les autres; et c'est un fait qui n'est contesté par personne, que les peuples qui lisent habituellement et librement la bible sont bien supérieurs, sous le rapport intellectuel, à ceux chez qui la lecture des livres saints est le monopole d'une caste privilégiée.

En même temps que la parole de Dieu éclaire l'intelligence, elle met la joie dans le cœur. « La loi de

l'Éternel restaure l'âme ; les commandements de l'Éternel réjouissent le cœur. Ils sont plus désirables que l'or, même que beaucoup d'or fin ; et plus doux que le miel, même que ce qui distille des rayons de miel ! » La vérité de Dieu est la seule source de la vraie joie. Dans le livre qui nous révèle cette vérité se trouve le seul remède à notre misère, la seule consolation efficace dans nos épreuves, la seule paix solide au milieu des agitations de la vie, le seul bonheur que puisse goûter l'homme rendu malheureux par le péché. Tandis que les enfants du monde s'épuisent en vains efforts à la poursuite du bonheur, et qu'ils le demandent successivement à tous les biens de la terre sans l'atteindre jamais, le croyant ne s'agite plus, ne cherche plus ; il a trouvé le bonheur dans cette parole qui faisait la joie de David. Comment ne serait-il pas heureux celui qui a reçu dans son cœur l'évangile, la bonne nouvelle, la nouvelle du pardon de ses péchés, de sa réconciliation avec Dieu et de son éternel salut ! Quelle joie d'avoir le ciel pour héritage, Dieu pour protecteur et pour père, Jésus pour frère et pour sauveur, l'esprit saint pour consolateur et pour guide ! Quelle joie de retrouver dans tous les événements de notre vie et du monde les dispensations de l'amour d'un père, de nous abandonner avec une aveugle confiance à cette direction paternelle, et de pouvoir le bénir jusque dans les épreuves les plus douloureuses, assurés que toutes choses concourent ensemble pour

notre bien ! Ah ! c'est surtout dans les afflictions de la vie qu'on apprend à connaître le prix de cette parole sainte ; c'est alors qu'il est doux de trouver dans l'Écriture des exhortations et des promesses qui semblent y avoir été déposées tout exprès pour nous consoler ; c'est alors qu'on aime à s'abreuver aux mêmes sources où puisèrent dans les mêmes épreuves les David et les saint Paul, et à redire avec eux : « Il m'est bon d'être affligé, afin que j'apprenne tes statuts ! » « Nous nous glorifions même dans les afflictions , sachant que l'affliction produit la patience, et la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance ; une espérance qui ne confond point, parce que l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné ! »

Enfin la parole de Dieu sanctifie notre âme. « La crainte de l'Éternel est pure, » dit le psalmiste, et ses « commandements sont droits ; » « purifie-moi de mes fautes cachées et des péchés commis par orgueil ! » Le grand but de la parole inspirée c'est de nous sanctifier, c'est d'ôter à jamais la souillure du péché, et de rétablir en nous, dans toute sa beauté primitive, l'image de Dieu effacée par la chute. C'est pour cela que Dieu s'est révélé aux hommes, que Je sauveur est descendu sur la terre, que le Saint-Esprit a guidé la plume des prophètes et des apôtres. En vain nous connaîtrions toute la vérité, en vain nous aurions obtenu le pardon de tous nos péchés, si nous n'étions pas délivrés du péché lui-même. La puissance

de la bible pour sanctifier est une vérité tellement évidente qu'il serait superflu d'insister auprès de vous sur ce point. Aussi je ne vous répéterai pas à cet égard ce que vous avez entendu tant de fois. Je ne vous dirai pas que la parole sainte, en nous révélant l'amour de Dieu pour les pécheurs, nous porte à l'aimer à notre tour, et que cet amour pour le Dieu qui nous a sauvés est un principe tout-puissant de sainteté. Je ne vous rappellerai pas qu'elle nous offre, dans ses préceptes la règle divine, dans la vie de Jésus le parfait modèle de la sainteté, et dans le secours du Saint-Esprit une force toute-puissante pour aider notre faiblesse. Je me contente d'en appeler à l'expérience pour démontrer la vertu sanctifiante de la parole de Dieu. Depuis dix-huit siècles, que dis-je? depuis que les premiers livres de la bible furent écrits, c'est-à-dire depuis quatre mille ans, tous ceux qui se sont nourris de la lecture de ce livre, qui ont ouvert leur cœur à ses enseignements, en ont éprouvé la sanctifiante influence. Qu'on nous cite un seul homme que la bible ait perverti, ou qu'elle ait manqué seulement à régénérer! Partout et dans tous les temps, sans qu'une seule exception puisse être citée, on a vu, sous l'influence de ce livre, l'orgueilleux devenir humble, l'homme sensuel devenir tempérant et pur, l'égoïsme faire place à la charité.

C'est ainsi que la parole inspirée répond à toutes les exigences de notre âme, à ce triple besoin de

vérité, de bonheur et de sainteté que tout homme apporte en venant au monde. Mes chers frères, connaissez-vous par expérience ces bienheureux effets de la parole de Dieu ? Avez-vous éprouvé à quel point elle est précieuse, et pouvez-vous dire avec David qu'elle est pour vous plus désirable que l'or, et plus douce que le miel ? Sentez-vous que si l'on pouvait vous ôter la bible, on vous ôterait votre trésor, votre lumière, votre espérance, votre consolation, votre joie, votre vie, le tout de votre âme ! Ah ! si comme nous l'espérons vous avez commencé du moins à sentir le prix de cette parole divine, lisez-la, étudiez-la, méditez-la toujours plus, pour qu'elle devienne toujours plus précieuse à vos yeux ! Sondez ces Ecritures « par lesquelles vous croyez avoir la vie éternelle ; » et entrez chaque jour davantage dans les dispositions où était David, alors qu'il faisait de la loi divine un si magnifique éloge.

Et maintenant, Seigneur ! que nous reste-t-il à faire, sinon à dire avec ton prophète : « Que les paroles de notre bouche et la méditation de notre cœur te soient agréables, ô Eternel, notre rocher et notre rédempteur ! » Nous nous sommes efforcés d'entrer dans la pensée de ton Esprit, nous t'avons cherché tour-à-tour dans les œuvres de tes mains et dans les paroles de ton saint livre. Daigne maintenant, Seigneur ! bénir notre méditation et la faire fructifier ; apprends-nous à réaliser dans notre vie les enseigne-

ments qu'elle nous a donnés ; que désormais nous te trouvions partout autour de nous , remplissant de ta puissance et de ta bonté la nature comme la révélation ; et que nous ne puissions plus , ni ouvrir la bible sans y sentir ton souffle divin , ni contempler un brin d'herbe sans te bénir ! Amen.

Novembre 1848.
